

JEU, AMOUR, ORDINARITÉ : PETITE NOTE POUR MOINS DE RÉIFICATION

Christophe Rulhes

Il semble que les artistes, trop nombreux, existent en travailleurs indépendants et libéraux ou regroupés en élite corporatiste, quelques sociologues l'ont écrit. D'autres nous ont expliqué, lors de réunions publiques, que les techniciens du spectacle sont un peu trop privilégiés, un peu trop... tout court. Les mêmes techniciens pourraient sans doute répliquer qu'il y a suffisamment de sociologues en France et que les investissements publics en salaires et formations dont ces derniers peuvent bénéficier, ne donnent pas les externalités économiques les plus claires. Ce n'est pas là que doit se situer le débat, dans les comptes et décomptes uniques des forces en présence et des éventuels déficits.

Au sujet des statuts de l'artiste, les questions fondamentales à poser ne sont-elles pas plutôt : quels investissements humains, politiques, économiques, une société libérale et occidentale est-elle prête à consentir pour l'art et la culture ? Quels sont les efforts à mener pour envisager l'amour de l'art, le choc esthétique, les liens qu'il engendre, les fêtes de l'art, les peuples de l'art et leurs capacités humaines comme des préoccupations politiques dignes en qualité, sans toujours parler d'externalités, de distinctions, de litres de limonade et de bières vendues, de rentabilité financière et de réussite économique ? Et quelles places sont alors possibles pour les vies d'artiste ? À la suite des philosophes pragmatistes, peut-on encore oser demander aujourd'hui : reste-t-il un peu d'expérience attachée au plaisir ludique et spirituel dans l'art et dans le quotidien ? Si oui, comment dire et défendre ces valeurs centrales de l'art qui accompagnent et justifient pleinement les indemnités de chômage et les cachets d'emplois ?

Pour tenter de répondre, les sciences sociales ne sont pas de trop. Mais leurs études vont trop souvent vers la réification ou l'oubli total des vécus. Les travaux sur les artistes et leurs contextes menées

par des chercheurs tels que Pierre-Michel Menger, Nathalie Heinich, Philippe Coulanges, Pierre-Emmanuel Sorignet, François Ribac, Mathieu Grégoire, Olivier Pilmis, Maurizio Lazzarato, Antoine Hennion et tant d'autres encore... sont des miroirs tendus à cette réflexion, des leviers pour l'action, l'incarnation de la multiplicité de points de vue souvent contradictoires sur ces questions, dans lesquels œuvre plus ou moins de compréhension empathique ou de critique objectivante.

Au cours de l'histoire récente, les centres d'intérêts des chercheurs en sciences humaines se sont déplacés autour de la figure artiste soumise aux aléas du temps et des lieux. L'artiste en travailleur, heureusement, ne fut pas le seul objet d'étude des sciences humaines. En 1934, pour E. Kris et O. Kurz¹, il semble que l'artiste se soit affirmé avant tout en mythes et légendes romantiques. Selon l'approche psychologisante de R. et M. Wittkower², au début des années 1950, l'artiste vit dans « l'oisiveté créatrice » comme l'enfant de Saturne. À moins que les artistes n'incarnent le type idéal de la libido inventive égocentrée et narcissique comme quelques rares psychanalystes continuent de nous l'apprendre. Pour

Alfred Gell³, l'artiste et ses objets se disséminent mutuellement comme des personnes réseaux capables de tisser des mondes. Dans un texte ancien et magnifique de 1927, l'anthropologue Franz Boas⁴ décrit comment l'artiste kwakiutl est en prise avec l'environnement symbolique dans lequel s'enchâsse l'économie du quotidien. L'art est partout. L'enjeu, de nos jours, semble inverse, notamment si l'on écoute seulement les chantages du « secteur économique » culturel : comment encadrer les pratiques culturelles et artistiques dans la grande cosmogonie de l'économie comptable et triomphante ? D'ailleurs, les économistes contemporains, très proches des sociologues de leur temps, nous expliquent que les statuts de l'artiste sont des continents modèles pour la nouvelle flexibi-

“ Quels investissements humains, politiques, économiques, une société libérale et occidentale est-elle prête à consentir pour l'art et la culture ? ”



Nourie Guérin © Nathalie Sternalski

lité de l'emploi, et que décidément, les dispositifs d'assurance chômage ou de sécurité sociale qui les accompagnent sont déficitaires, mal mutualisés, réformables, toujours réformables.

De nos jours et en pleine actualité, beaucoup de points de vue sur l'artiste professionnel ou amateur, son vécu et ses statuts, alimentent donc des controverses et éprouvent les gouvernances, notamment celles de l'intermittence du spectacle ou de la Maison des Artistes, avec des avis très conflictuels émanant du champ scientifique et de la sphère politique et syndicale. Au milieu de ce tohu-bohu militant et public, une philosophe prend la plume pour écrire à quel point, contre les figures trop souvent admises de l'artiste prétendument élitiste, individualiste, distinctif, il n'y a pas de meilleurs citoyens que lui, personnellement engagé, pluriel, en prise avec le public et les jeux de la reconnais-

sance personnelle, lié à l'éducation et à la culture, emblématique donc, d'une conduite démocratique. Joëlle Zask⁵ apprécie l'art, à n'en pas douter.

Tous ces débats participent à la construction d'une exceptionnalité de l'artiste parfois revendiquée, parfois déniée par les personnes concernées. Pour ma part, « le vécu de l'artiste », c'est avant tout un parcours tantôt avec, tantôt contre, l'héritage parental ; une succession d'accidents et de bifurcations qui participent de choix et de non-choix ; une vocation précoce pour le chant dans ma famille paysanne puis un plongeon total et non stratégique dans la musique américaine des années 1950 lors de l'adolescence ; un qualificatif « artiste » que je n'osais pas employer jusqu'à l'âge de 30 ans tandis que certains pairs, observateurs, « professionnels » de la culture et des arts l'utilisaient à mon égard et pas seulement lorsque j'arrivais dans les théâtres et les salles de concert

par « l'entrée des artistes » ; 15 ans d'intermittence du spectacle, chômeur indemnisé mais débordé, dont une grosse poignée d'années dans une belle précarité conviviale ; une thèse de doctorat d'anthropologie sur les mondes de l'art qui n'a jamais trouvé sa fin et qui la cherche encore ; un rapport obsessionnel à certains instruments de musique tels que guitare, clarinette, cornemuse, et une bibliothèque qui croule sous les livres que je n'ai plus le temps de lire ; un engagement de plaisir dans des expériences humaines et artistiques qui ne comptent pas le temps ; ce possible retour des choses précaires et cette non assurance économique permanents qui planent toujours, tandis que ma collaboratrice en CDI qui a si bien négocié son salaire, compte les heures supplémentaires tout en étant cadre dirigeante groupe 2 échelon 7 à 4/5^e du temps, faisant fi en ce sens de toute convention collective ; la découverte d'une tertiarisation

grandissante de mon artisanat ludique et des « secteurs culturels », avec tous les bénéfices et les limites que cela implique, notamment l'apprentissage des enjeux de rémunération et de contrepartie financière, les joies de la gestion budgétaire collective et individuelle ; la création d'une compagnie comme lieu d'appariements bourrés d'altérité et donc parfois utopiques avec de belles séparations remplies d'espoir et des fidélités magnifiques indicibles ; beaucoup d'envies, de désirs et un ajustement constant avec le doute et la certitude ; dans un brouillage passionné des temps et des lieux permanent, la mise en tension et en continuité de ces activités artistiques à temps plein avec une vie familiale et le statut de père qui m'honore depuis plus de dix ans et donc... la revendication d'une extrême ordinarité, ou tout au plus, d'une singularité ordinaire, celle qui constitue je crois toute existence personnelle. Celle d'un individu qui, comme tout un chacun, essaie de vivre heureux en groupe, sans avoir forcément besoin d'être comparé à un dentiste libéral, un artisan indépendant, ou un travailleur opportuniste essentiellement soucieux de reconnaissance (autant de catégories spontanées que je respecte pleinement, je préfère tout de même le préciser). Car dans ma vie d'artiste je le sais maintenant – et avec le temps qui passe en ces années trente-années voyant leur fin s'approcher, cette conviction ne cesse de grandir – ce qui m'intéresse le plus c'est le jeu, la liberté, le rêve éveillé de pouvoir réaliser des œuvres émancipatrices pour moi et surtout (et parfois) pour d'autres membres du Public dont j'ai l'intime sensation de faire partie. Ce sont les relations humaines que l'art implique lorsqu'elles sont pleinement

consenties et détachées des obligations administratives, libres de toute économie, qui sont au centre des mes intérêts.

Ce qui me passionne le plus dans ma vie d'artiste et tout en savourant les responsabilités publiques qui m'incombent en conventionnements, subventions ou mécénats, c'est « le grand bac à sable » dans lequel cette vie me permet de me rouler en artisan de sons, de textes et de plateau, loin de toutes considérations liées à la notion de « travail » avec sa cohorte d'« indispos », d'« heures supp. », d'« auditions », de « plans », de « boulots » et de « récus ». Je pense déjà que certains observateurs du « travail artistique », de gauche comme de droite, pourront arguer que je suis un naïf ou que ma langue fourche sous les effets de la dénégation sociale du « cultural dope ». Mais je pourrais alors répondre qu'eux aussi, malgré leurs choix de carrière, les opportunités, et peut-être, admettons-le, une forme de talent reconnu et qu'ils ont cultivé dans leurs activités et métiers que je leur souhaite jubilants, sont encore des *homo ludens*, des personnes du jeu, du brut (non pas salarial), et de la spontanéité.

Hier, sachant que j'allais livrer mes impressions sur ces thèmes, j'en parlais avec mon ami et voisin. Il ne se dit pas forcément artiste. Il travaille comme cadre à l'Aérospatiale à Toulouse. J'ai senti qu'il me comprenait. Et lui m'a dit qu'il était exactement dans la même position que moi, à la recherche des mêmes jublations. Nous avons partagé la même ordinarité, celle des gens qui, à la croisée de leurs capacités et fragilités, cherchent simplement quelques félicités :



Sujet GdRA © Nathalie Sternaiski

artistes, paysans, cadres, ouvriers, élus, économistes, prêtres, etc. À la différence près qu'aucun spécialiste en sciences sociales ne vient nous dire qu'il y a trop de cadres de l'aéronautique ou de l'aérospatiale, puisque c'est bien connu, ce sont eux qui nous font voler et découvrent sans cesse les technologies de demain. Et puis, lorsque la terre deviendra irrespirable, c'est d'eux dont nous aurons besoin pour partir coloniser Mars... alors là, les externalités économiques et les bénéfices humains seront évidents.

Christophe Rulhes

Auteur et metteur en scène du GdRA
<http://le-gdra.blogspot.com>

Jeu, amour, ordinarité : petite note pour moins de réification

NOTES

1– Ernst Kris et Otto Kurz, *La Légende de l'artiste, un essai historique*, Paris, Allia, 2010, p. 104.
 2– Rudolf et Margot Wittkower, *Les Enfants de Saturne. Psychologie et comportement des artistes, de l'Antiquité à la Révolution française*, Paris, Éditions Macula, 2014, 422 p. (1985, 1^{ère} édition),

3– Alfred Gell, *L'art et ses agents. Une théorie anthropologique*, Les presses du réel, Paris, 2009, 356 p..

4– Franz Boas, *L'Art primitif*, Paris, Adam Biro, 2003 (1923, 1^{ère} édition).

5– Joëlle Zask, *Art et démocratie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.